

Julie Rivard

Frédérique

et le mystère de Métis

en
quête



Julie Rivard

Illustrations : Audrey Jadaud



Frédérique

et le mystère de Métis



en
quête





À toi qui t'appêtes à plonger dans mon aventure :
je te souhaite beaucoup de plaisir
et d'intrigues avec Fred, son chat nommé Poulet
et ses précieux amis, les jumeaux!

Je te promets de nombreux casse-tête à résoudre,
des hauts et des bas, mais surtout, ne te décourage pas.
Grâce à toi, Frédérique parviendra peut-être
à élucider le grand *Mystère de Métis*.

 *Julie* 

Chapitre



J'étais dans le cours d'univers social quand tout a commencé...

– Frédérique, pourrais-tu poursuivre la lecture ?

Oui et non. Oui, car je sais lire. Évidemment. Non, car je ne sais pas du tout où on en est rendus dans cette fichue lecture collaborative ! Encore une fois, j'étais très loin dans mes pensées, du genre à 4,7 milliards d'années-lumière de la classe, là où même le nouveau télescope James Webb ne saurait me trouver. Vu ma confusion, mes joues s'empourprent et mon estomac se noue.

– Troisième paragraphe, précise Mme Stéphanie avec un demi-sourire narquois.

Je m'éclaircis la voix.

– En 1818, le seigneur John MacNider accompagne les premières familles venues d'Écosse, à bord de la goélette Rebecca, pour coloniser les terres situées à l'embouchure de la rivière Mitis. Fuyant la crise économique et la famine qui sévissaient dans leur pays, ces Écossais développent une colonie vivant de la pêche, de l'agriculture et de la forêt.

– Merci, Frédérique, dit l'enseignante en posant une main sur l'épaule d'un autre élève. Tu peux poursuivre, Arthur ?

– Euh... de l'agriculture et de la forêt, enchaîne-t-il. Peu à peu, les riches Montréalais voient un attrait touristique dans ce petit village du Bas-Saint-Laurent, et c'est ainsi qu'il prend son essor en tant que station balnéaire. Au début des années 1900, Métis-sur-Mer, à l'entrée de la Gaspésie, ou Métis Beach, comme le surnomment les touristes, est très populaire en saison estivale. Il est alors peuplé de familles fondatrices écossaises, d'anglophones de l'Ontario et de Canadiens français de Kamouraska et des environs.

Un fier sourire illumine mon visage. L'école primaire des Écoutilles se trouve au cœur de la municipalité de Notre-Dame-du-Portage, à une vingtaine de minutes de Kamouraska. Ma région, c'est une suite de villages qui jalonnent le fleuve Saint-Laurent... Je mâchouille mon crayon de plomb tout en me disant qu'il est plutôt cool de lire à propos de son propre coin de pays dans un manuel scolaire. De biais, mon ami Arthur reprend la parole.

– Un des habitants, dénommé Cornelius Thomson, a eu la brillante idée de louer des chaloupes aux visiteurs, fondant ainsi l'une des premières entreprises touristiques nautiques de son époque.

Arthur s'arrête sec dans sa lecture et pivote sur sa chaise. Ses grands yeux bleu clair me sondent, écarquillés. Bientôt, les vingt autres têtes de la classe se tournent aussi dans ma direction. L'enseignante, qui ne rate jamais une occasion de pousser davantage les connaissances de ses élèves, s'assoit sur le coin de son bureau, les bras croisés.

– Tiens, tiens, un certain Cornelius Thomson. Est-ce qu'il y aurait un lien de parenté avec notre chère Frédérique Thomson, ici présente ?

Je hausse les épaules, tout en jouant avec l'ourlet de mon t-shirt de basketball. Je n'ai aucune espèce d'idée d'où sort ce Cornelius-machin ni s'il est relié, de près ou de loin, à ma famille paternelle. Bon, je sais qu'il vient d'Écosse, de toute évidence, mais du reste... Faudrait peut-être que je questionne mon père à ce sujet? On verra bien.

Sur ce, la cloche sonne la fin de la journée. On monte notre chaise sur notre pupitre, on attrape notre sac à dos et on se dirige vers notre crochet, dans le couloir, pour changer nos souliers. Je troque mes vieux Converse rouges contre de plus récents Converse dorés et je me faufile vers la sortie de l'école à travers le troupeau d'enfants, en majorité plus jeunes que moi. Je fais partie des quelques élèves de sixième année (notre école est petite, il y a plusieurs classes multiniveaux) qui termineront leur primaire ce vendredi. Bientôt le secondaire... j'ai comme un sentiment doux-amer! Au grand air, je suis vite rattrapée par Arthur et sa jumelle Kate, qui sont aussi mes voisins de quartier. Comme tous les jours de semaine depuis six ans, on marche ensemble sur le chemin du retour vers la maison.

– Ce serait *hot* que le gars de notre livre d'univers social fasse partie de ton arbre généalogique ! s'exclame Kate.

– Oui, j'imagine, dis-je sans trop de conviction. Mais qu'est-ce que ça m'apporterait de plus ?

– Le prestige, ma chère, le prestige ! répond Arthur en imitant la voix et les mimiques de notre enseignante.

On rigole tout en sautant par-dessus le caniveau presque à sec qui longe les terrains de notre rue.

– C'est vrai que ce serait quand même stylé, dois-je admettre devant l'enthousiasme de Kate.

Entre chaque habitation, on aperçoit le fleuve et son foin de mer, balayé par le vent.

– Y a trop de vagues pour faire du kayak, aujourd'hui, ronchonne Arthur, déçu.

C'est un maniaque d'activités aquatiques, tandis que sa jumelle préfère celles qui se pratiquent sur la terre ferme. Disons qu'elle a le mal de mer facile. Moi, je raffole de deux choses : les livres et le basket-ball. On est donc trois amis fort différents, soudés par le temps et les choses que l'on s'apprend. Et puis Arthur est très drôle, dans le genre sarcasme ou humour noir.

Comme en ce moment, en nous mentionnant qu'il pourrait tout de même aller pagayer le long du rivage pour « braver la mort puisque de toute manière, on est tous condamnés, car la fin de l'humanité a déjà débuté ». En plus, il nous le dit avec un giga sourire ! Bref, ce n'est jamais « plate » avec Arthur. Une fois arrivés devant nos maisons respectives, on se dit à demain et on rentre à domicile.

*

– Salut Poulet, grosse journée ? lancé-je à mon chat sphynx, couché en spirale dans sa doudou molletonnée.

Je l'ai appelé Poulet, car ma mère trouve que ces chats sans poils ont l'air faits de poulet pressé, cette viande froide un peu douteuse qu'on retrouve dans les sandwiches de dépanneur. Son manque de poils le rend frileux, alors c'est un grand « colleux », malgré son visage ridé qui lui donne des airs de chat frustré fomentant un méga plan pour dominer la planète ! Pourtant, c'est un amour de minou. « Le plus beau des plus laids ! », comme le dit souvent mon père.

C'est alors qu'un bruit d'effondrement attire mon attention vers l'escalier qui monte à l'étage.

– Maman ?

– Tout va bien, c'est juste mon sac !

Ma mère, Sarah, a échappé son grand sac de nylon, qui a ensuite déboulé les marches tel un chiot maladroit et lourdaud. Ce sac, elle le traîne tous les jours à l'auberge-pizzeria où elle travaille à titre de cheffe. Il contient des vêtements de rechange et d'autres effets personnels. Puisqu'elle bosse de 16 h à 23 h presque chaque soir, je me garde seule et ça me va. J'y suis habituée.

– Est-ce que papa est revenu ?

– Non, demain matin, me précise-t-elle en se nouant un chignon rapide devant le miroir du vestibule. Pourquoi tu poses la question ?

Mon père, Thomas Thomson (je sais, son nom est absurde, je ne sais pas à quoi mes grands-parents ont pensé!), est sommelier. C'est l'expert en vins de plusieurs restaurants du Bas-Saint-Laurent, dont celui de ma mère. Ils se sont d'ailleurs rencontrés en cuisine. En ce moment, il participe à un congrès à Toronto.

Je croyais qu'il rentrerait en fin d'après-midi. Une mini-déception effleure mes traits. Ma mère me questionne en attrapant ses clés de voiture.

– Oh, pour rien, j'avais juste une question de généalogie à lui poser. Est-ce que ça te dit quelque chose, à toi, Cornelius Thomson?

– Ça me dit quelque chose, mais... je suis pressée, je dois vraiment me sauver! Tu peux fouiller dans les boîtes de ton papy au sous-sol, si tu veux. Y a des livres, des photos, des vieux objets.

Je n'ai jamais connu mon grand-père Thomson. Il est décédé accidentellement juste avant ma naissance.

– Je vais peut-être regarder après le souper.

– T'as tout ce qu'il faut pour te faire des nachos. Je t'aime, ma Fredounette! déclare ma mère en plaquant un gros baiser affectueux sur mon front.

Aussitôt qu'elle a quitté la maison, je verrouille la porte. Je ne suis pas peureuse, juste prudente. Entre les deux, il y a tout un monde de différences. Je me dirige vers la cuisine quand soudain, mon chat fait son apparition à côté de moi. Il me frôle le mollet.

– Je m’occupe des jalapeños pendant que tu râpes le fromage ?

Poulet me regarde comme si je l’avais insulté. « Comment oses-tu m’imposer une tâche, humaine ? » semble-t-il me dire. Je l’attrape tout en riant et le couche sur ma nuque comme s’il s’agissait d’un foulard.

Bon, à nous les nachos ! Je sors les ingrédients, en fredonnant une mélodie de Queen, bien *relax*. Nous sommes très loin de nous en douter, Poulet et moi, mais le reste de la soirée s’avérera assez... ahurissant !





Chapitre



2

Il est maintenant 18 h et quelques poussières. Mes nachos étaient bons, mais puisque j'aime quand c'est piquant, j'ai ajouté des piments banane et disons que, cette fois-ci, j'ai un peu abusé. Résultat : je me claque mon troisième verre de lait de la soirée. Comme d'habitude, mon sphynx roux a mangé ses croquettes, une à la fois, très lentement, comme si c'était du caviar à trois cents dollars la portion ! Après avoir répondu à une question de Kate sur la messagerie d'Instagram, concernant un devoir sur l'aire des solides que je devrais d'ailleurs terminer, je me lève du divan pour me redonner de l'énergie. Debout au milieu du salon, j'hésite entre

monter à ma chambre pour faire des mathématiques et descendre au sous-sol pour fouiller parmi les reliques de mon grand-père. Tandis que je jongle avec ces possibilités, je ramasse mon assiette et mon verre vides. J'ai laissé le téléviseur allumé, question de ne pas être toute seule dans un silence total. C'est toujours dans ces moments-là que notre cerveau nous joue des tours et qu'il nous fait percevoir une panoplie de bruits étranges. Et je ne parle pas des réels sons que fait Poulet, comme ses espèces de sifflements de nez quand il dort sur mon oreiller ou encore ses pets ninjas, car oui, il pète, mon chat ! C'est rare, mais lorsque ça se produit, c'est comme une balloune qui se dégonfle très tranquillement. L'autre jour, Arthur a enregistré mon sphynx sur son cellulaire et a fait rejouer la flatulence pendant qu'on lisait à la bibliothèque municipale. Mémorable ! Ha ! Ha ! Bref...

Pendant que j'insère mes ustensiles sales dans le lave-vaisselle, j'entends la voix à demi assourdie du chef d'antenne du *Téléjournal*. Je capte les mots « phénomène astronomique » et « occultation du Soleil par la Terre ».

– Bon, Poulet, est-ce que tu continues de dormir en forme de bretzel ou tu viens avec moi ?

Mon chat lève la tête, les yeux toujours clos. Ses grandes oreilles se dressent davantage et s'ouvrent à moi, façon chauve-souris captant un signal important. Ma décision est prise : le calcul de l'aire du trapèze ou du losange peut attendre à plus tard. Je préfère explorer le passé. Mais j'aimerais mieux le faire en duo. Le sous-sol peut être moche, toute seule, le soir. Et non, je n'ai pas peur !

– Si tu viens, je vais te donner une minouuuuuche !

Mon sphynx s'étire et exhibe une langue rose dans un énorme bâillement.

– Un jour, tu vas te décrocher la mâchoire et on va être obligés de te faire poser un gros appareil dentaire, comme Solange, dans ma classe, dis-je en sortant le sac de gâteries pour félins.

Je place une minouche au creux de ma main et la lui fait renifler. Il la mange sans se questionner. Valeur sûre.

– Bon, t'es prêt à m'assister dans mes recherches généalogiques ?

J'ouvre la porte de l'étroit escalier menant au sous-sol. Mon matou me devance et je passe près de m'enfarger dans ses longues pattes minces dignes d'un mannequin de chez Gucci. Les marches en bois craquent sous nos pas. J'allume une lumière. Une odeur de renfermé me prend au nez. C'est normal, c'est l'humidité. Le sous-sol, qui n'est pas entièrement fini, se dévoile dans la lumière jaunâtre d'un seul plafonnier. L'ampoule du second a grillé. Ce n'est pas assez éclairé à mon goût, mais bon, pas au point d'utiliser une lampe de poche. À gauche, l'établi de mon père avec ses outils et son fatras perpétuel. À droite, le chauffe-eau et les étagères remplies de valises, de patins, de raquettes à neige, de décorations de Noël, ainsi que de boîtes d'entreposage. Mon chat renifle partout et éternue à plusieurs reprises. Puisque les cartons ne sont pas identifiés, je ne sais pas par où commencer. Je décide de procéder avec logique, soit la rangée la plus basse des étagères, et ensuite de gauche à droite, comme dans un livre. Cette façon de fonctionner est naturelle chez moi, car je suis une avides lectrice. Une lectrice boulimique, comme le dit ma mère. Je viens de me

claquer les dix tomes d'une série d'aventure en trois mois... et ce n'est même pas mon record personnel!

– As-tu trouvé quelque chose de fascinant? demandé-je à Poulet, qui vient de se pointer derrière moi.

Un mouton de poussière est collé sur son museau et quelque chose de bizarre dépasse de sa gueule.

– Arrrk-e! Crache ça tout de suite!

Je lui pince les joues pour qu'il ouvre grand la gueule et qu'il relâche son otage à carapace, six pattes et antennes répugnantes*. L'insecte mal en point s'échappe en se faufilant de peine et de misère entre deux paires de bottes de pêche. Une fois mon frisson de dégoût passé, je replonge le nez dans ma série de boîtes. Après une bonne trentaine de minutes de recherches, je tombe sur le bon carton, sur lequel trône un vieux chapeau en rat musqué qui m'a fait sursauter. Je pose le chapeau à l'envers sur le plancher et mon chat parvient à se coucher à l'intérieur, malgré l'espace restreint.

– Les chats ont une forme liquide, j'en ai la preuve directe.

Je vide la boîte de papy Stanislas sur le béton pour en inspecter le contenu.

* Longicorne noir, aussi surnommé barbeau à antennes.

J'y trouve une panoplie d'effets personnels : des documents légaux (baptistaire, acte de mariage et certificat de décès), un album photo, une veste à carreaux bleu marine et vert forêt, une casquette de capitaine, un boîtier à cigarettes en laiton, un briquet Zippo gravé d'un grizzly, de même qu'un objet aussi complexe qu'intrigant. Il est de forme triangulaire et constitué d'un métal quelconque, ajouré de nombreux rectangles. La partie du bas ressemble à une règle à mesurer recourbée, tandis que celle du haut est munie d'une longue-vue format réduit. À la base, je remarque aussi de minuscules loupes qui pivotent sur leur rivet. Pendant que je l'observe en détail, sous la fenêtre d'une margelle, un faisceau de lune s'immisce à travers la fine poussière qui recouvre la vitre. Ce rai de lumière frappe l'objet antique que je tiens entre mes mains. Un motif quadrillé est aussitôt projeté au sol. Je lève les yeux vers la lune. Elle est particulière ce soir. Tout d'abord, elle est plus petite que la dernière fois que je l'ai regardée, en préparant mon souper. Et puis, elle a pris une teinte cuivrée, alors qu'elle était gris blanchâtre. Je reporte mon attention sur l'instrument métallique. Je l'incline, et la réflexion

quadrillée s'affine et s'allonge, prenant maintenant des airs de lance ou de pointe d'épée. Tout à coup, l'objet se met à vibrer contre ma paume. Je fronce les sourcils, étonnée.

– Qu'est-ce que... ?

Voilà qu'il se met à grésiller! C'est comme dans les films, lorsqu'on entend le crépitement d'une ancienne télévision ou d'une radio quand le personnage tente de syntoniser une chaîne. Souvent, ils appellent ça « de la neige sur les ondes ». Bien sûr, je sursaute, et même mon animal de compagnie réagit au bruit. Il sort de son chapeau-lit pour venir me rejoindre.

– Allô ? fait une petite voix lointaine.

Paniquée, j'échappe l'instrument à mes pieds. Une enfilade de marmonnements se poursuit, étouffée contre le plancher. Mon cœur bat à tout rompre et ma respiration se fait saccadée. Mon sphynx renifle l'objet. Lorsqu'un deuxième « Allô ? » retentit, l'une de ses grandes oreilles remue, à l'affût. Je suis figée sur place et bouche bée. Quand je perçois « Ça doit encore être un mauvais coup de mon frère », je m'agenouille en vitesse.

– Je... Qui... Qui parle ? dis-je en bégayant.

J'hésite à me pencher vers l'instrument. La crainte m'envahit. Suis-je sur le point de devenir folle ? Ou en train de rêver ? Pourtant, je ne me souviens pas de m'être couchée...

– T'es une fille ? fait la mystérieuse voix. Donc, c'est pas mon vilimeux de frère... C'est de la magie de sorcière ou quoi ?

J'ai autant le goût de rire aux éclats que de crier de frayeur. Ça y est, le premier scénario se confirme : je suis devenue cinglée.

Chapitre



L'instrument continue de frémir contre la surface bétonnée, comme s'il s'agissait d'un cellulaire en mode vibration, mais un cellulaire de l'époque des pharaons. Mes doigts réticents s'en approchent. Bien qu'ils tremblent (et que j'aie cessé de respirer), je m'empare de l'objet possédé d'un esprit frappeur ou de je-ne-sais-trop-quoi! Je constate alors que la voix provient de la lunette, qui se veut un modèle réduit d'une longue-vue. J'ose un coup d'œil angoissé. Et c'est là que je le vois! Un garçon! Une image en mouvement! Frappée de stupeur, ma tête recule dans un rebondissement.

– Doux Jésus! s'exclame l'adolescent, épouvanté.
Mais t'es qui, toi?

Je réalise qu'il me voit, lui aussi. Ce n'est pas une vidéo jouée automatiquement par l'instrument ou encore des photos anciennes qui défilent. Le garçon est là, en temps réel, devant moi! J'en perds tous mes repères, mais que faire, sinon aller de l'avant?

– Je... je m'appelle Frédérique, dis-je, le souffle court.

– Comment, t'existes pour vrai?

– Oui, à moins que je sois en train de dormir...

Je scrute l'étranger sans ciller. Il semble avoir à peu près mon âge, soit treize ou quatorze ans. Je vais célébrer mes douze ans au début août. Il a les mêmes yeux vert éclatant que moi, mais sa chevelure est de couleur café, alors que la mienne est blond cendré. Son *look* fait très rétro : chemise beige à manches courtes et vieille casquette brune pincée à l'avant à l'aide d'un bouton pression. Du style personnage de film de la Première ou de la Deuxième Guerre mondiale.

– Toi aussi, tu me vois à travers un sextant?
demande-t-il, confus.

– Un sex-quoi?

Je rougis aussitôt et bafouille une espèce d'excuse maladroite. Je vois que l'adolescent est tout aussi embarrassé que moi, bien que ses lèvres se retroussent en un demi-sourire.

– Un *sex-tant*, répète-t-il avec emphase. C'est un outil de navigation. Pour savoir se diriger en mer.

Je tourne l'instrument pour l'évaluer d'un nouvel œil. C'est alors qu'un cri émerge de la lunette. Je m'empresse de regarder ce qui vient d'arriver au mystérieux garçon.

– C'était quoi, ça ? s'écrie-t-il en retirant sa casquette pour se prendre la tête. Un monstre sans fourrure ? Un animal préhistorique ?

Je réalise qu'en manipulant le sextant, j'ai placé la lunette dans la mire de mon sphynx. L'adolescent a dû le voir en gros plan. Je rigole et lui explique que c'est une race féline originaire du Canada. En 1966, une chatte de gouttière a donné naissance à une rare portée de chatons sans poils. Un docteur a ensuite ramené deux chatons femelles aux Pays-Bas pour les croiser avec des Devon Rex. Le reste est de l'histoire ancienne. Le garçon dans le sextant paraît fasciné par mon anecdote. Il sourit à pleines dents.

Puis, son sourire s'efface peu à peu et ses sourcils se froncent.

– Attends, t'as bien dit 1966 ?

– Oui, dans le temps des Beatles, des Beach Boys... une dizaine d'années avant que mes propres parents viennent au monde. C'est pas une nouvelle race de chats. Impossible que t'en aies jamais vus dans la vraie vie ou dans une série Netflix.

– Une série quoi?!

À voir sa mine bouleversée, on jurerait que je viens de lui annoncer l'extinction totale des panthères, des guépards, bref de tous les grands félins de la planète! C'est à ce moment que le garçon lève un doigt pour me faire signe de patienter une minute ou deux. Pendant sa brève absence, mon cerveau se remet à fonctionner à toute vapeur, comme une locomotive qui file si vite qu'elle frôle le déraillement. Mais qu'est-ce que je suis en train de vivre? J'ai vraiment perdu la boule! C'est une catastrophe! L'adolescent réapparaît avec une brochure en noir et blanc.

– C'est le feuillet paroissial* de cette semaine.

* Brochure publiée hebdomadairement par le presbytère de chaque paroisse, mentionnant les messes et autres cérémonies religieuses à venir.

Il place aussitôt sa page couverture devant la longue-vue du sextant. J'y lis la date suivante : lundi 19 juin 1944.

Alors que j'étais à genoux depuis le début, je tombe sur le postérieur. Je suis assommée. Ça n'a ni queue ni tête! De toute évidence, ce garçon pense la même chose que moi, car, sans plus attendre, il s'exclame :

– Est-ce que tu me fais marcher en parlant de 1966 ? J'hais les coups montés!

À mon tour de dresser l'index pour le faire patienter. Je sors mon téléphone portable de ma poche de jeans. Une poignée de secondes plus tard, la reconnaissance faciale est effectuée et l'écran d'accueil apparaît. Un tapotement de pouce, puis le calendrier s'ouvre. Je tourne l'appareil vers le sextant. Les yeux du garçon deviennent exorbités devant l'inscription : lundi 19 juin 2023.

– C'est... soixante-dix-neuf ans plus ta...

Le grésillement du début vient de recommencer, coupant la parole au garçon. L'image se brouille, comme si je perdais le signal. Je brasse et tapoche l'instrument de navigation par réflexe – un peu stupide – je dois l'admettre.